



L'HOMME ET LA MER

Quand le flot, en roulant sur les sables dorés,
Atteint cette blancheur du froment que l'on blute,
Et qu'aux brises du soir, comme un ac ord de flûte,
Il mêle en gémissant ses rythmes éplorés.

On oirait, ces jours-là, qu'épuisé par la lutte,
Il aspire au sommeil sous les cieux azurés,
Et qu'il s'est fait un nid de ses flocons nacrés,
Après avoir sans bruit déroulé sa volute.

A de certains moments, l'homme est pareil au flot :
Sa plus douce chanson est faite d'un sanglot
Qu'il comprima longtemps au fond de sa poitrine,

Mais sous les coups de fouet de la brise marine
Ou de la destinée aux siffles hasardeux,
Troublés dans leur repos, ils rugissent tous deux.

RENÉ PONSARD.

NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Première part e.—II. Poésie dramatique

(Suite)

RACINE.—Jean Racine est né à la Ferté-Milon, en 1639. Sa jeunesse s'écoula partie à Port-Royal, le foyer de jansénisme, et partie au collège de Beauvais. Son début, dans les lettres, fut une ode, *La Nymphe de la Seine, sur le mariage du roi*. Encouragé par Chapelain et par Louis XIV, qui venait de le nommer son gentilhomme ordinaire, Racine fit représenter successivement les *Frères ennemis*, *Alexandre le Grand* et *Andromaque*. Ce dernier drame eut une vogue énorme qui rappelait celle qu'avait eue le *Cid* de Corneille. Les admirables tragédies *Britannicus*, *Bérénice*, *Mithridate*, *Iphigénie*, *Bajazet*, *Phèdre*, et la charmante comédie les *Plaideurs*, suivirent ce premier succès et placèrent Racine le premier des poètes tragiques du temps.



Quelques envieux cherchèrent alors à briser cette carrière glorieuse que suivait sans faiblesse le futur auteur d'*Athalie*. Ils suscitèrent un nommé Pradon, poète obscur, et lui firent composer un *Phèdre*, aujourd'hui oublié, pour opposer au *Phèdre* de Racine. Une cabale, qu'organisèrent savamment la duchesse de Bouillon et Mme Deshoulières, fit siffler cette *Phèdre*, où Racine a réuni tant de beautés.

Celui-ci, sensible à ces persécutions, se retira alors du théâtre ; il n'avait que trente-huit ans. Douze années plus tard, Mme de Maintenon le pria de faire pour les demoiselles nobles de Saint-Cyr une pièce appropriée au caractère de l'établissement ; Racine, que des scrupules religieux éloignaient toujours de la scène, crut ne pas manquer à ses devoirs en composant les célèbres tragédies d'*Esther* et d'*Athalie*. "Ces deux pièces, dit Geoffroy, sont les plus nobles et les plus beaux monuments de la poésie dramatique, et ceux dont elle doit le plus s'honorer." *Esther* eut plus de cent représentations consécutives, et Louis XIV lui-même s'occupa de la liste d'invitations. *Athalie* n'eut pas de succès ; les envieux qui avaient voulu faire tomber *Phèdre* organisèrent la même persécution pour *Athalie*, mais, dix-sept ans plus tard, cette dernière tragédie reprit, comme Boileau l'avait prédit, la place qu'elle occupe aujourd'hui dans l'art dramatique. Voltaire, qui s'y connaissait, la proclamait "le chef-d'œuvre de l'esprit humain."

Racine a aussi écrit un abrégé de l'*Histoire de*

Port-Royal, des *Cantiques*, etc. Sa mort arriva le 22 avril 1699.

Ce poète, que l'on a surnommé l'Euripide français, prit une autre voie que celle de Corneille. Celui-ci avait trouvé sa force et ses succès dans la sublimité, la terreur, la magnificence ; celui-là, les trouva dans la douceur, la tendresse, l'amour et la délicatesse. Le premier fut le poète de la grandeur, le dernier celui du sentiment. Les rôles de femmes eurent toutes les préférences de Racine, parce que c'est là qu'il voyait—la femme étant une nature douce et tendre—le secret de ses plus grands succès. Connaissant le cœur humain jusque dans ses replis les plus cachés, Racine a été le poète, le chanteur des sentiments les plus nobles et des passions les plus généreuses ; ses écrits seront de tous les temps, pour toutes les nations et pour tous les individus.

"Racine, dit Lamennais, peignit la nature humaine, immuable en soi, variable selon les époques et les lieux, dans ses manifestations. Il dut se conformer, sous ce dernier rapport, aux habitudes, aux exigences du monde au milieu duquel il vivait. De là vient que ces personnages en parlent tous plus ou moins le langage. Dans son extrême abandon, dans sa plus grande violence, la passion chez eux conserve toujours une certaine retenue, une certaine bienséance que les mœurs alors commandaient, et l'on y discerne surtout une influence de l'esprit chrétien, très sensible aussi dans Corneille, car le poète lui-même est toujours individuellement un reflet de son siècle. Celui que Racine illustra imposait à l'art des conditions particulières dont il était impossible de s'affranchir. La tragédie, sous Louis XIV, ne pouvait pas plus être la tragédie antique, ou le drame de Shakespeare, que l'épopée n'aurait pu être l'épopée d'Homère ou de Milton....

"Le travail, l'effort ne se sent nulle part dans ce vers si savant où l'art porté à son dernier terme redevient la nature, la nature idéale que l'esprit contemple avec ravissement. Et quel regard jeté dans les abîmes du cœur ! Comme il en pénètre les mystères, en démêle les contradictions, les ruses secrètes, les mouvements versés, les soudains élans et brusques détours ! Puis, de ce cœur si mobile, si caché à lui-même, sort tout à coup un de ces mots simples où se révèle la mère, l'épouse, l'amante, un de ces accents que l'on prendrait pour le son même de l'âme. Expression, dessin, couleur à la fois brillante et sobre, il réunit toutes les qualités instinctives de ce grand maître, en qui le sentiment du beau antique se mêlait au génie chrétien, affaibli cependant et moins naïf que dans le moyen-âge (*)."



MOLIÈRE.—Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris le 13 janvier 1622. Son éducation fut très négligée, et à quinze ans le futur auteur du *Misanthrope*, ne savait ni lire, ni écrire et ni compter. Après quelques années

d'études dans un collège de Paris, il suivit les leçons du célèbre Gassendi, et se fit recevoir avocat.

Il abandonna bientôt cette profession pour s'adonner au théâtre, où le portait son esprit d'indépendance et son caractère tant soit peu aventurier.

S'étant brouillé avec sa famille qui avait en horreur les comédiens, Jean-Baptiste prit alors le nom de Molière, et c'est sous ce nom qu'il devait s'immortaliser plus tard. Il ouvrit, à Paris, une salle appelée l'*Illustre théâtre*, où, avec quelques comédiens de profession, il donna des pièces bouffonnes que tout Paris courait entendre.

(*) Racine était de mœurs simples et douces. Louis Racine, son fils, raconte que son père aimait à représenter avec ses enfants des cérémonies religieuses. "Mes aînés, dit-il, étaient le clergé, moi le curé, et l'auteur d'*Athalie* chantait avec nous et portait la croix."

Après avoir parcouru la province avec la troupe qu'il s'était formée à Paris, Molière revint dans la grande capitale et fit représenter l'*Etourdi*, la première pièce régulière de son théâtre.

Encouragé par les nombreux applaudissements que soulevèrent partout ses déopilantes représentations, Molière fit jouer successivement ces chefs-d'œuvre, qui ont nom : les *Précieuses ridicules*, l'*Ecole des maris*, l'*Ecole des femmes*, le *Misanthrope*, *Tartufe*, *Amphytrion*, les *Femmes savantes*, le *Bourgeois gentilhomme*, le *Malade imaginaire*, etc.

Molière, que de nombreux chagrins domestiques et des souffrances corporelles atroces minaient et accablaient, mourut soudainement au quatrième acte du *Malade imaginaire*, au moment où il prononçait le célèbre : *Juro*, c'était le 17 février 1673.

L'Académie française qui aurait été heureuse de recevoir parmi ses membres ce grand poète, ne put, vu sa profession de comédien, que placer son buste dans la salle des séances, avec cet monastique proposé par Saurin :

Rien ne manquait à sa gloire, il manquait à la nôtre.

Les œuvres de Molière dénotent une finesse exquise, une grande connaissance des défauts du cœur humain et des travers de la société. On y admire un naturel parfait et charmant, une verve toute gauloise, un esprit étonnant d'observation, une originalité rare et amusante, une franchise de bon aloi et un relief accentué des caractères.

Molière s'appliqua à flageller la bigoterie, l'avarice, la pédanterie, tous ces vices qui gangrèment une société, et dégradent un si grand nombre d'individus ; aussi a-t-on dit avec raison que ses œuvres ne finiront qu'avec le monde.

Comme Corneille dans la tragédie, Molière a été dans la comédie le génie créateur, et c'est à ce titre surtout qu'il doit cette gloire si pure et si belle dont il jouit encore de nos jours.

Le *Misanthrope*, l'*Avaro*, le *Tartufe*, l'*Amphytrion* et les *Précieuses ridicules* sont les comédies où Molière a déployé le plus de profondeur de pensée, d'allusions fines et piquantes, de situations heureuses et d'un haut comique, de raillerie cruelle mais juste.

Après l'apparition des *Précieuses Ridicules* et du *Tartufe*, l'hypocrisie excessive et la préciosité disparurent comme par enchantement. Il ne faut pas conclure de là que le *castigat ridendo mores* de Molière ait réellement corrigé ou même amoindri les défauts et les vices du genre humain. Il a tué le ridicule, mais il n'a pas tué le mal ; il n'indiqua jamais le véritable remède, et sa raillerie persistante n'a pu atteindre que l'excès, c'est-à-dire ce qui dépasse, en mal comme en bien, la limite du vraisemblable.

"L'éloge d'un écrivain, dit La Harpe, est dans ses ouvrages ; on pourrait dire que l'éloge de Molière est dans ceux des écrivains qui l'ont précédé et qui l'ont suivi, tant les uns et les autres sont loin de lui. Des hommes de beaucoup d'esprit et de talent ont travaillé après lui sans pouvoir ni lui ressembler ni l'atteindre. Quelques-uns ont eu de la gaieté, d'autres ont su faire des vers, plusieurs même ont peint des mœurs. Mais la peinture de l'esprit humain a été l'art de Molière ; c'est la carrière qu'il a ouverte et qu'il a fermée ; il n'y a rien en ce genre, ni avant lui ni après."

Pierre Bidard

... Ce n'est pas à la joie, ce n'est pas au bonheur que sont dévolus les triomphes sur les âmes : c'est au sacrifice, c'est à l'action mystérieuse et forte, j'oserai dire plus encore, au sacerdoce de la souffrance.—Mme THÉRÈSE-ALPHONSE KARR.

Qu'est-ce qu'une femme de devoir ?

Une femme de devoir est une femme qui ne cherche pas de romans dans la vie—car il n'y en a pas de bons ; — qui n'y cherche pas la poésie — car le devoir n'est pas poétique ; — qui n'y cherche pas la passion — car la passion n'est que le nom poli du vice.—OCTAVE FEUILLET.